

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Il y a à Paris une petite salle de spectacle — celle du Théâtre-Mimature, boulevard Montmartre, 12. — qui certainement est l'une des plus fréquentées de la capitale; il y a toujours affluence aux représentations de jour, et force est de retenir ses places d'avance. Il faut voir ce public frétilant d'enfants de tout âge, aux beaux yeux agrandis par la curiosité, admirant (sans toujours bien comprendre) les grandeurs et décadences d'Hector, marquis de Carabas; les prodiges accomplis par messire Chat-Botté; les tableaux féériques du fleuve de feu, du lac enchanté, etc... Il faut entendre ces cris d'enthousiasme et ces applaudissements frénétiques, lorsque le grand Polichinelle vient faire la distribution des récompenses aux plus sages de l'assemblée!

Le spectacle que présente la salle nous est plus particulièrement agréable, car il y a là vraiment de charmantes études à faire, quand ce ne serait qu'au point de vue de la mode enfantine. Notre avis est qu'on habille très gentiment les enfants aujourd'hui: on ne les engonce plus, comme cela se pratiquait il y a quelques années. Le plastron pour les garçons, la forme princesse pour les filles, voilà de fort heureuses coupes.

Au surplus, nous avons noté une série de costumes qui donnent une idée très exacte de ce qu'on fait en ce genre:

Petit garçon de trois à quatre ans. — Robe en sicilienne gris perle. Plastron uni du haut en bas, orné d'une rangée de boutons de chaque côté. Par derrière, la jupe, détachée du corsage, est plissée à plis plats; le dos se termine en une petite basque postillon aplatie. Belle ceinture en ruban rouge serrant la taille et retombant derrière en bouts flottants. Chapeau de feutre gris orné d'un plumet rouge.

Petite fille de quatre à six ans. — Robe princesse en cachemire rose, avec de gros cordons lisérés marquant chaque couture, décolletée en carré et sans manches. Echarpe en barré blanc, nouée largement et dont les bouts retombent derrière. Che-

misette en nansouk blanc, garnie au cou et aux manches de festons ruchés.

Costume en cachemire belge, pour petite fille de six à sept ans. Jupon court, entouré de trois bandes de velours brun. Capote fermée avec deux rangées de boutons bruns; petit col d'homme, parements au bas des manches et poches, garnis sur les bords de lisérés en velours marron. Lingerie montante en batiste plate: col brisé et petits cornets. Chapeau Cavalier assorti.

Pour un baby de deux ans, une jupe russe plate devant, plissée derrière, avec un veston demi-ajusté à basques fendillées; le tout en sicilienne gris fer, sans garniture.

Autre toilette, en cachemire gros bleu, pour un enfant de trois ans. Jupe plate devant, encadrée de bandes en broderie anglaise, montée à plis plats derrière. Veston ouvert, entouré de la même garniture, ainsi que le col marin.

Nous n'abandonnerons pas le domaine de la mode enfantine sans dire que la ceinture rouge et la ceinture blanche, en cachemire, barège ou soie, sont et demeureront les favorites de la saison. Quant à la coiffure, c'est le chapeau marin, le chapeau « melon » à calotte ronde, ou le « montagnard » à haute calotte, qui semblent l'emporter sur les autres modèles; on les garnit fort simplement d'un galon et d'une aile d'oiseau.

Plusieurs de nos lectrices nous demandent de leur expliquer en quoi consistent les plissés « coup de vent ». Cette garniture,

dont nous avons parlé déjà à plus d'une reprise, se compose uniquement d'un plissé extrêmement fin, soutenu dessous jusqu'à moitié de la hauteur. En la faisant, on bâtit le bord inférieur à grands points qu'on enlève ensuite lorsque la garniture est posée sur la robe et que celle-ci est terminée. L'effet du « coup de vent » se produit alors de lui-même, car le bas du plissé s'écarte irrégulièrement, et c'est là tout le mystère.

Une de nos abonnées nous prie aussi de lui indiquer une ma-



P. N° 256. — CHAPEAU Priola.

Modèle de M^{me} Moreau-Didsbury (Boulevard des Capucines, 23).

nière ingénieuse de monter le pli Bulgare ; il en est une que nous tenons pour peu connue. Le haut du pli, tout à fait libre, forme une tête en gros tuyaux d'orgue, derrière laquelle on dispose des agrafes qui s'ajustent au bas de la longue basque du corsage. En admettant que la robe soit de forme « princesse » pour tout le reste, on arrive ainsi à la plus heureuse combinaison d'effacement.

Ce procédé se recommande particulièrement aux femmes bien faites.

La manche préoccupe également un très grand nombre de femmes.

Une couturière émérite, que nous questionnions à ce sujet, n'hésita pas à nous répondre que c'était en effet la pierre d'achoppement de bien des talents : « C'est en m'inspirant de la façon de mes robes, ajouta-t-elle, que je m'en tire. » La manche *Haydée*, ou grecque, apparaît à l'horizon de la mode ; aura-t-elle du succès pour la robe ? nous ne saurions le certifier. Cette manche est fort longue, coupée en carré du bas, avec une ouverture à la couture intérieure pour laisser passer le bras. Ce genre est appliqué depuis quelque temps aux vêtements du dehors.

Comme manche plus simple, nous avons celle dont le bas est orné d'un cornet coquillé, avec bouclettes de ruban intercalées. Notons aussi la manche coulissée à mi-longueur, terminée par un haut poignet plissé en « feuillets », c'est-à-dire à plis rapportés et cousus assez près les uns des autres pour offrir l'aspect que présentent les feuillets d'un livre.

La mode n'a pas abjuré son goût pour le « bibelot » ; à preuve les deux élégants objets de fantaisie que voici et qui sont à l'ordre du jour : une escarcelle d'argent ou d'or oxydé, pendue à la ceinture lamée de même métal ; et la croix de Malte, qu'on porte au cou avec un velours à la place du médaillon.

Il y a en ce moment mille boutons fantaisistes et charmants pour garnitures de robes : boules de loto en mosaïque, en métal tout découpé à jour, en passementerie (véritable travail d'art), etc. ; sans compter la longue kyrielle des boutons en os de couleur suivant la gamme des tons neutres qui se multiplient aujourd'hui à l'infini.

Galons de laine et franges de toutes sortes en laine simple ou en beau cordonnet, quelques-unes avec une magnifique tête en passementerie, tels sont les ornements préférés pour robes et costumes.

Les plumes d'autruche et de coq, les marabouts en soie gaufrée sont adoptés pour l'enjolivement des confections, très variées de forme d'ailleurs.

Ajoutons, enfin, que les entre-deux et dentelles d'application, noirs ou blancs, constituent un des éléments les plus recherchés pour l'ornementation de la toilette ; ils conserveront leur caractère de bonne compagnie en dépit de la défaveur qui écrase les vêtements d'application.

Mary d'AUBERVILLE.

DÉTAILS DE MODES

1. Chapeau *Prince de Galles*, en paille grise. — Haute calotte plate et passe étroite, relevée sur le côté. Un ruban, en damas Renaissance lilas,



1. Chapeau *Prince de Galles*.

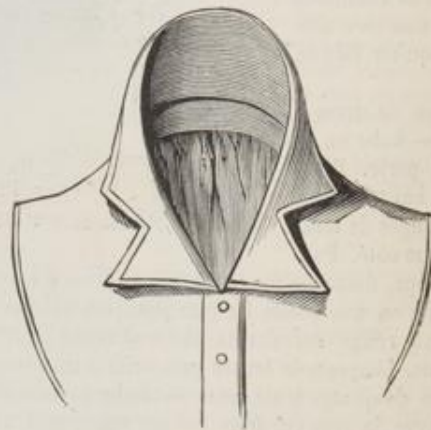
entoure la calotte ; ses extrémités sont réunies sur le pied d'une plume amazone lilas. Double nœud en ruban lilas et rose thé sur le côté.

2. Bonnet du matin en nansouck. — Large fond entouré d'une passe cou-



2. Bonnet du matin.

lissée, disposée en pointe au milieu devant et encadrée d'une valenciennes. Nœuds de ruban sur le côté et dans le bas derrière.



3. Col montant.

3. Col montant et roulé sur lui-même, à pointes rabattues.

4. Chapeau de crin noir à jour, doublé de taffetas bleu pâle, à passe

droite et garni dessous d'un tour de tête en taffetas échiqueté et ruché. Une



4. Chapeau de crin noir.

écharpe en ruban bleu pâle entoure la calotte et forme derrière un groupe de coques avec chou de taffetas échiqueté. Aile d'oiseau en aigrette.



5. Col à double effet.

3. Col à double effet, montant et abaissé, en fine batiste. Tout autour court une broderie en laine de couleur avec double rang de piqûres.



6. Collerette.



6 bis. Col de baby.

6. Collerette en mousseline festonnée et plissée, avec ruban blanc drapé et noué devant. — 6 bis. Col de baby en toile bleue brodée de rouge.

7. Chapeau de paille noire. — Passe renversée en diadème, doublée de velours bleu prune. Groupe de coques en ruban bleu pâle sur le côté et



7. Chapeau de paille noire.

rose thé; une draperie en ruban entoure le chapeau et va se nouer derrière. Velours prune autour de la calotte et touffe de plumes assorties.

8. Coiffure d'appartement. — Une couronne en tulle forme la carcasse.



8. Coiffures d'appartement.

La garniture consiste en une barbe de dentelle blanche coquillée sur le devant, recouverte par une écharpe en surah « crème fouettée », nouée derrière. Une dentelle, posée pied contre pied, orne le bord de la couronne derrière. Fleurs de pêcher sur le côté.

LETTRES D'UNE DOUAIRIERE

Tout est de mode en ce bas monde : les gens comme les choses, les arts comme les chiffons ! Ainsi un artiste qui eut une vogue réelle et méritée sous le règne de Louis-Philippe est tellement oublié aujourd'hui, qu'ayant voulu faire une vente de ses tableaux, il y a quelques jours, il fut obligé de retirer presque toutes ses toiles, faute de trouver des amateurs. Ce qui a pu consoler sinon sa bourse, au moins son amour propre, en ce déboire, c'est la pensée qu'il en est arrivé autant à des peintres dont les œuvres sont couvertes d'or en ce moment.

Pour ne parler que de Greuze, je me souviens de l'époque où ses tableaux étaient cotés de dix à vingt francs ; aujourd'hui, ce sont des sommes folles qui paient ces mêmes toiles.

Donc, à son tour, Biard très certainement reprendra la corde, et son *Gros péché*, ses *Honneurs partagés*, sa *Revue de la garde nationale au village*, — une foule d'autres œuvres encore, aussi fines et aussi spirituelles, qui lui avaient mérité le surnom d'Hogarth français, — rappelleront les amateurs ; mais alors, hélas ! il n'y sera plus ! N'est-il pas bien triste de se voir ainsi oublié dans sa vieillesse, quand la jeunesse fut couronnée et de gloire et de fleurs ? Notez que ceci n'est point une métaphore ; lisez plutôt ce petit article, cueilli entre mille qui se publiaient alors sur lui :

« Lyon nous a donné des poètes, des historiens, des philosophes, des mécaniciens, des peintres, et parmi ces derniers, en première ligne, nous devons citer Biard, créateur d'un genre qu'on avait rêvé peut-être, mais que nul encore n'avait eu le courage d'exploiter. Ce n'est point la caricature, comme l'ont faite les Charlet, les BeHanger, les Teniers, les Callot ; c'est une pensée toujours riieuse, caustique ; c'est le coup de lanterne sur le ridicule, un sarcasme sur un travers. La main de Biard n'est point armée d'un pinceau, elle tient le fouet et la férule : elle frappe, elle siffle, elle fait crier ; mais les douleurs de la victime excitent le rire. C'est pour cela qu'on peut dire avec raison que c'est un peintre de mœurs, comme Hogarth le fut en Angleterre. Ce qu'on doit le plus admirer dans ses tableaux, c'est l'esprit, c'est la vérité, c'est le pittoresque des détails, c'est la physionomie de ses personnages. Les rôles sont donnés : à chacun le sien, plaisant ou grave. En présence de ses toiles, vous assistez à un jeu, à une lutte, à une revue, à une scène, auxquels vous aussi prenez part. Vous riez avec le joyeux convive, vous pensez avec le philosophe, vous folâtrez avec le bambin ou la jeune fille, vous saluez le factionnaire avec la bonne femme aux coques de bonnet d'un si beau jaune, vous entendez les sons discordants de la clarinette de village qu'un maire homérique a placé en tête de la formidable garde nationale défilant sous son balcon, vous ouvrez de grands yeux comme le bon curé à la pensée du gros péché que ce grand tambour major raconte d'un air de la plus parfaite innocence... Biard veut que vous soyez un des personnages de ses tableaux, et vous en êtes en effet. »

Voilà ce que Nestor Roqueplan écrivait, il y a une quarantaine d'années, sur l'artiste qui vient d'échouer tout récemment à la salle Drouot. O néant de la gloire et des grandeurs humaines !

Biard est non seulement un grand peintre, mais aussi un grand voyageur, et je crois que, hormis la Chine, il a vu tous les pays du monde. Il fit partie de l'expédition scientifique qui alla explorer les régions polaires ; là il peignit des Lapons, fit le panorama de Magdalena-Bay au Spitzberg, dans le voisinage des glaces éternelles, des barabiques et des ours blancs ; lesquels jours blancs, raconte-t-il d'une façon fort plaisante, ne lui firent jamais l'honneur de se montrer à ses yeux : il entendait leurs

affreux hurlements, c'était tout, et il n'en vit qu'au Jardin des Plantes.

Il lui arriva, du reste, à ce sujet, une singulière aventure qui aurait pu tourner d'une bien horrible façon.

Il travaillait à son beau tableau « *Une embarcation attaquée par les ours blancs*, » qui lui avait été commandé par le roi Louis-Philippe. En conséquence, tout le Jardin des Plantes avait été mis à sa disposition par le directeur de ce lieu, et il obtint d'aller travailler dans l'ancre même de la bête qu'il s'agissait de peindre : non point en intime compagnie, comme vous devez bien l'imaginer, mais avec toutes les précautions nécessaires à la sûreté de notre aventureux artiste. Ainsi on faisait sortir l'ours blanc dans sa cour, on baissait immédiatement la grosse grille, et Biard, s'emparant du bouge de la bête féroce, travaillait alors tout à son aise, l'ours posant sous ses yeux comme le meilleur des modèles : car, furieux de voir que sa maison était prise par un intrus, il cherchait à dévorer les énormes barreaux qui le séparaient de son envahisseur, montrant à ce dernier des dents longues d'une aune et poussant des cris à donner la chair de poule aux plus braves.

Or, un matin qu'il avait fini sa tâche plus tôt que de coutume, Biard se retira tout content de son travail et regagna son domicile sans que personne s'aperçût de son départ. A peine était-il sorti du jardin, qu'un nouveau gardien, ne connaissant pas la consigne qui avait été donnée pour l'artiste et voyant l'ours blanc dans sa cour à une heure qui n'était pas indiquée par le règlement, s'empressa de relever la grille afin que l'animal pût rentrer dans sa cage, ce qu'il fit avec la rapidité de la foudre, à l'émoi général, car de tous côtés on cria au gardien :

— Mais il y a un homme dans la cage de l'ours !... il va être dévoré !...

On crut, en effet, que le peintre avait été dévoré, car la cruelle bête, ayant trouvé la blouse que Biard avait oubliée, la mit en mille pièces, brisa la chaise, la boîte de couleurs, enfin tout ce qui lui tomba sous la griffe, en poussant des cris de triomphe.

Le bruit de cet horrible évènement se répandit dans Paris et l'histoire en fut racontée dans une maison où justement Biard allait dîner. En entendant ce récit du si horrible danger qu'il avait couru, le pauvre garçon s'évanouit et se promit bien de ne jamais retourner peindre au Jardin des Plantes, trouvant que la Laponie était beaucoup moins dangereuse à la santé.

Cependant, il fit en ce pays un voyage gros de périls.

Une autre fois, il part pour le Brésil, où il est reçu à la cour de l'empereur ; mais bientôt, lassé du cérémonial et des courtisans, il se sauve dans les forêts vierges, au milieu des tribus sauvages. Rien d'amusant comme de l'entendre raconter la rencontre qu'il fit, dans ces pays là, d'un capitaine de la garde nationale du crû, portant pour tout costume un baudrier et un shako péché je ne sais où ; car Biard est un aussi charmant conteur qu'il est peintre de talent et homme de cœur et d'esprit.

Comtesse de BASSANVILLE.

ECHOS DE LA MODE

La façon des robes de bal, pour les jeunes filles, subit des modifications qu'il importe de noter.

La tunique est supprimée. La jupe se fait bouillonnée dans toute sa hauteur, à volants plissés, ou bien à ruches et à fronces ; à mi-hauteur, passe une écharpe ou une guirlande de fleurs, disposée à la façon orientale et qui serre légèrement la jupe en tablier.

A remarquer aussi, les guirlandes de fleurs posées sur velours noir et formant un collier qui s'harmonise avec les fleurs de la

coiffure et de la robe. Rien de juvénile et de seyant comme ces colliers fleuris où les diamants peuvent se mêler aux fleurs, à la façon de la rosée, et les rehausser de leur éclat.

*
*
*

Trois jolis chapeaux recommandés aux élégantes :

Petite capote toute blanche, à bord coulissé, calotte et bavolet comme autrefois. Dessus, des plumes blanches; dessous, des fleurs blanches. Enfin, des brides très larges portant le chapeau et venant l'attacher sur le milieu de la poitrine par un gros nœud.

Chapeau de forme japonaise, tout couvert de pétales de roses effeuillées comme sur un reposoir. De côté, une touffe de roses sortant d'un nid de mousse. Aucun ruban.

Troisième modèle, fait en vue d'un jour de printemps : chapeau de paille de deux tons olive et havane. Bord baissé sur une touffe de coquelicots; calotte traversée par un ruban havane qui retient une traine de coquelicots retombant jusqu'au milieu du dos.

L. S.

CHRONIQUE MONDAINE

Les salons et le printemps sont en lutte : ceux-là de lustres, celui-ci de soleil, et, malgré la venue des fleurs aux marronniers, le compte-rendu de la première quinzaine d'avril est encore aux fêtes. On a beaucoup dansé depuis Pâques, sans doute pour rattraper les quadrilles perdus pendant l'hiver. Au faubourg Saint-Germain chez la comtesse de Mirepoix, aux Champs-Élysées chez la duchesse d'Audiffret-Pasquier, il y a eu bal fleuri, parfumé, diamanté, et tout radieux de la présence d'un essaim de jeunes filles. Mlle Marie d'Audiffret-Pasquier se montrait charmante en blanc à ce dernier bal.

Entre ces deux bals, il y a eu plusieurs soirées de contrat à sensation, de ces soirées qui font rêver les jeunes gens et soupirer les jeunes filles, où le contrat est fait de millions, le mariage de jeunesse et d'amour. L'exposition du trousseau et de la corbeille, des cadeaux envoyés par les amis, ajoute un très-vif attrait à ces réunions. Parmi les plus brillantes, il faut citer celle donnée par la marquise de Maignac, à l'occasion du mariage de son fils, le comte Renaud, avec Mlle Bentzmann.

Chez la comtesse de la Roche-Aymon, le contrat de mariage réunissait les noms de sa nièce, Mlle Galitzin, et du duc de Chaulnes. Tout le Paris d'élite s'était rendu au Cours-la-Reine pour féliciter les fiancés, comme le surlendemain il s'empressait à l'église Saint-François-Xavier pour témoigner sa sympathie aux jeunes époux. Mlle Galitzin, dans sa toilette de mariée, avec son voile de dentelle posé bas sur le peigne, était d'une beauté véritablement sraphique et qui rappelait les vierges du Pérugin.

La soirée du contrat de mariage de Mlle Siméon avec le comte de Montesquiou-Fezensac ne l'a cédé ni comme éclat, ni comme foule, aux deux réunions dont nous venons de parler. L'hôtel de la comtesse Siméon possède un des plus beaux salons en rotonde qui soient à Paris.

En écho de ces *ricevimenti* matrimoniaux, il y a à noter un mot bien fin et bien spirituel de la duchesse de Bisaccia. On parlait devant elle de la comtesse X..., dont on cherchait à calculer l'âge.

— L'opération est facile, dit la duchesse. Elle a trente-six ans. Elle est tellement serrée dans son âge entre sa mère et sa fille qu'il lui est impossible de sauter un trimestre!

L'image n'est-elle pas pittoresque et singulièrement expressive en sa concision? Voyez-vous cette femme qui a une mère de cin-

quante-quatre ans et une fille de dix-huit, et qui les met chacune à une égale distance : la mère ne veut pas se laisser vieillir, la fille ne veut pas se laisser rajeunir. C'est un étai!...

Le dîner de gala donné à l'ambassade d'Angleterre en l'honneur du maréchal de Mac-Mahon et de la duchesse de Magenta, et dans lequel un admirable surtout en argent massif a soulevé l'admiration générale, mérite d'être noté. Un brillant diplomate du Nord s'y lamentait d'une façon fort plaisante sur un incident de chemin de fer dont, en revenant en France d'un pays voisin, il avait été victime de la part d'une dame très connue et qui a été belle au point d'en devenir comtesse. Le rencontrant à la gare, elle l'obligea à permettre la fusion des bagages pour esquiver la douane et bénéficier de ses immunités et franchises diplomatiques. Il a eu ainsi quarante-trois colis de dimension fabuleuse à passer à la frontière, au grand ébahissement des douaniers.

Pareille chose arriva jadis à Ali-Pacha lorsqu'il toucha à Gènes, en se rendant de Constantinople à Paris. Il trouva sur le bateau la princesse Bar..., qu'il ne connaissait pas. Elle lia relation et finit par mettre, de son autorité privée, tout son bagage et tous ses gens sous le cachet de l'ambassadeur. Les Gênois n'en pouvaient croire leurs yeux à l'aspect de ce musulman débarquant avec une princesse russe un peu mûre, et toute une suite à elle d'institutrices, de femmes de chambre, de malles, de cartons, de paquets, de tous ces colis enfin dont s'encombrent les princesses romanesques qui reviennent d'Orient. La douane en est encore émue à Gènes.

BACHAUMONT.

DOUCEUR D'AVRIL (*)

J'ai peur d'Avril, peur de l'émoi
Qu'éveille sa douceur touchante;
Vous qu'elle a troublés comme moi,
C'est pour vous seuls que je la chante.

En décembre, quand l'air est froid,
Le temps brumeux, le jour livide,
Le cœur, moins tendre et plus étroit,
Semble mieux supporter son vide.

Rien de joyeux dans la saison
Ne lui fait sentir qu'il est triste;
Rien en haut, rien à l'horizon
Ne révèle qu'un ciel existe.

Mais, dès que l'azur se fait voir,
Le cœur s'élargit et se creuse,
Et s'ouvre pour le recevoir
Dans sa profondeur douloureuse.

Et ce bleu qui lui rit de loin,
L'attirant sans jamais descendre,
Lui donne l'infini besoin
D'un essor impossible à prendre.

Le bonheur candide et serein,
Qui s'exhale de toutes choses,
L'opprime, et son premier chagrin
Rajeunit à l'odeur des roses.

Il sent, dans un réveil confus,
Les anciennes ardeurs revivre,
Et les mêmes anciens refus
Le repousser dès qu'il s'y livre.

J'ai peur d'Avril, peur de l'émoi
Qu'éveille sa douceur touchante;
Vous qu'elle a troublés comme moi,
C'est pour vous seuls que je la chante.

SULLY PRUDHOMME.

(*) Extrait d'un nouveau volume de poésies que l'auteur vient de publier sous ce titre : *les Vaines tendresses*. — Alph. Lemerre, éditeur, passage Choiseul.

PLANCHE G. N° 514. — DESCRIPTION, PAGE 191.



TOILETTE DE RÉCEPTION

Modèle de M^{me} Daltrophe-Vormus (rue Vivienne, 14).



Yves Tassin

A. Leroy, imp. r. des Marais, 68.

A. Goubaud

Ad. Goubaud & Fils Ed. Paris

1218

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Costume de Marie de M^{lle} Bataillon, 2, Chère, 5 - Eau Gouloise de M^{lle} V. Rolonde, 3, de Provence, 4.
 Coiffure Régente de M^{lle} De Vertus Sœurs, 20, Aubert, 12 - Parfums de Pinault & Meyer, Boulevard des Italiens, 30.
 Envoi de la M^{lle} de Commission Lassalle & C^{ie}, 2, Louis-le-Grand, 23.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street Covent Garden W.C.



PLANCHE G. N° 515. — DESCRIPTION, PAGE 191.



TOILETTE DE DINER
Modèle de Mme Daltrophe-Vormus (rue Vivienne, 14).

LA GÉNÉRALE

(NOUVELLE. — SUITE.)

XI.

Lorsque l'émotion du général se fut calmée :

— C'est qu'elle a tous les talents ! reprit-il. Mais il faut les utiliser. Voyons, qu'en feras-tu ?

— Je vous les dois, dit-elle, n'est-il pas tout simple que je vous les consacre ?

— Cependant l'intérêt de ton avenir...

— Mon avenir, c'est vous prouver ma reconnaissance et veiller sans cesse à ce que vous soyez heureux.

— Cécile, murmura-t-il.

— Accordé ! s'écria-t-elle avec un accent de triomphe.

Mais le général secoua la tête en signe de refus.

— Non pas, mademoiselle ! Supposez-vous donc que je sois un égoïste ? Causons raisonnablement, s'il vous plaît ?

— La raison !... mais c'est là mon fort... Demandez plutôt à madame Giraud !

Le général se retourna vers sa gouvernante.

— Ne comptez pas sur moi pour vous soutenir, dit-elle en souriant, je me range du côté de Madeleine.

— Bah !

Avec cette autorité que donnent un long dévouement, une affection sans bornes, madame Giraud poursuivit :

— Mais regardez-moi donc, général. C'est moi que ces deux dernières années ont vieillie ! J'avais déjà soixante-dix ans, ne vous en déplaise... sans compter un catarrhe et des rhumatismes ! Tout cela, durant son absence, n'a fait que croître et embellir... Il est grand temps, croyez-moi, de mettre votre gouvernante à la retraite ; elle n'est plus capable d'administrer votre maison sans le secours de Madeleine. C'est elle qui, depuis déjà bien des mois, est votre intendante.

— Pas possible ! A son âge ?

— Eh ! eh ! dix-neuf ans bientôt... Ce n'est plus une fillette, c'est une femme, et des mieux entendues, des plus sensées que je sache ! Serviteurs, tenanciers, fournisseurs comptent avec elle et reconnaissent avec plaisir son autorité. C'est un autre moi-même, avec un demi-siècle de moins. Général, vous la verrez à l'œuvre.

— Mais alors nous lui devons des honoraires ?

— J'accepte... pour mes pauvres, dit Madeleine.

Madame Giraud n'avait aucunement flatté son élève. A la ville comme à la campagne, elle dirigeait, elle ordonnait admirablement toutes choses. Avec un mot, avec un regard, elle communiquait à son entourage cette excitation, ce bon vouloir qui doublent le zèle des travailleurs et leur rendent la tâche plus légère. On était heureux de la contenter, on l'adorait.

— Merveilleux ! répétait le général enchanté de ne plus avoir à intervenir dans aucun détail d'intérieur. Jamais ma maison ne fut mieux tenue. Jamais la vie ne me parut plus facile et plus agréable ! Honneur à vous, madame Giraud ! Vous seule pouviez former une pareille élève.

— Ah ! murmurait la bonne vieille, c'est que je ne serai pas toujours là.

Elle avait le pressentiment de sa fin prochaine. A quelques mois de là, par un soir d'automne, elle s'éteignit, calme et souriante, ainsi qu'elle avait vécu.

Aucun éloge ne dirait le dévouement, les soins de Madeleine pour sa vieille amie. Une secrète inquiétude semblait tourmenter madame Giraud. A la dernière heure, elle appela du regard sa fidèle gardienne et parut lui adresser une fervente prière. Puis, sur la réponse de celle-ci :

— Bien, murmura-t-elle. Je puis à présent mourir en paix.

Adieu, mon enfant, sois bénie !.. Encore une fois, adieu, adieu...

Et son âme rassérénée s'en retourna dans le ciel.

La douleur du général égalait celle de Madeleine.

— Que t'a-t-elle donc demandé ? fit-il.

— Une promesse ! répondit-elle.

XII.

On passa presque tout l'hiver en Italie, l'été suivant au château.

Sans conteste comme sans partage, Madeleine était devenue la maîtresse de la maison, l'unique et vigilante compagne du général.

Au retour, il reprit ses habitudes parisiennes, mais en y associant plus encore que par le passé sa filleule. Il la présenta chez quelques amis. Les recevait-il à son tour, c'était elle qui faisait les honneurs de la table et du salon. Soit qu'il sortît à cheval ou en voiture, elle était presque toujours à son côté. Au théâtre, il avait déserté l'orchestre et prenait maintenant une loge, afin d'avoir avec lui Madeleine.

Tout ceci fut remarqué dans le monde. On en causa. Au dire des uns, c'était une parente du général. Les autres insinuaient que c'était sa fille. Dans tous les cas, son héritière. Or, comme il s'agissait d'un gros héritage, les traqueurs de dot se mirent en campagne. La plus sage fille du monde ne saurait se défendre d'un grain de coquetterie. Assurément, Madeleine n'encouragea pas les hommages qu'on rendit à sa beauté, mais ils la flattèrent. Naïve et franche, elle ne voyait rien de mal, aucun péril à sourire pour un compliment sans conséquence. Bref, certain jour, le parrain reçut une demande en mariage.

Son premier mouvement fut une vive surprise. Il n'avait pas encore songé à cela. Vinrent ensuite la douleur et l'effroi. Lui faudrait-il donc renoncer au charme de sa vie ?

Un égoïste eût répondu par un refus au jeune homme, et, vis-à-vis de la jeune fille, gardé le silence. Tel ne fut pas le sentiment du général, homme d'honneur avant tout et de ceux qui, loin de fuir le danger, marchent bravement à sa rencontre.

Il fit appeler Madeleine et lui communiqua la recherche dont elle était l'objet.

Sur son visage expressif, il y eut aussi de l'étonnement, mais aucune répugnance.

— Tu l'acceptes donc ? fit le général d'une voix oppressée par l'émotion.

— Pas du tout ! répliqua-t-elle avec franchise. Vous remercieriez ce monsieur, je refuse.

— Ah ! mais pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas me marier. Voilà tout.

Le général n'insista pas. Le prétendant fut évincé.

Mais d'autres se succédèrent. Et des mieux titrés, des plus riches.

La réponse de Madeleine restait invariable :

— Mon parrain, je suis tout à fait heureuse auprès de vous et j'y reste.

Un artiste enfin se présenta. Il n'avait d'autre fortune que son talent, d'autre noblesse que l'élevation de son caractère auquel chacun rendait justice.

— Pauvre garçon ! murmura Madeleine, je regrette sincèrement de le chagriner, car je sens qu'il m'aime, et si j'étais libre...

Le général se récria :

— Qui donc fait obstacle à ta liberté ?

— Mon serment, répondit-elle.

— Quel serment ?

— Celui qu'a reçu madame Giraud. Elle allait mourir... elle l'a emporté dans le ciel où il est écrit.

— Et puis-je enfin la connaître, cette mystérieuse promesse

— J'ai promis de ne jamais vous quitter, mon parrain.

Vainement il voulut protester.

— Une honnête fille n'a que sa parole, répondit Madeleine, et je regrette si peu d'avoir engagé la mienne que je la donnerais... que je la renouvelle encore !

Et, comme s'adressant à l'ombre de celle qui n'était plus :

— Oui ! oui, ma bonne madame Giraud, poursuivit-elle, comptez sur ma résolution ! Je n'y faillirai jamais ! jamais !

Le général eut beau la raisonner, la supplier. Madeleine fut inébranlable dans ce qu'elle appelait son devoir, dans ce qu'elle prétendait être son bonheur.

C'était assurément celui du général.

Il avançait en âge. Seul et souffrant comme il l'était, un abandon, un changement dans sa vie pouvait lui devenir fatal.

L'artiste disparut.

Quand on le revit, quelques années plus tard, il avait une femme et des enfants.

— Vous voyez bien qu'il s'est consolé, dit Madeleine.

— Et toi, mon enfant ? demanda son parrain avec une appréhension qui peut-être allait devenir un remords.

Elle lui répondit par ce regard plein de sérénité, par ce beau sourire de béatitude que Dieu donne en récompense à ceux qui se sacrifient sans regret pour les autres.

Madeleine atteignit ainsi sa vingt-cinquième année. Splendide et chaste fleur, elle était dans tout son épanouissement.

Mais les papillons se tenaient maintenant à distance. Sa situation toute particulière avait fini par être acceptée dans le monde.

— Elle avait fait vœu de célibat, disaient les uns.

— C'est une sainte, disaient les autres.

— Le général est jaloux ! un Bartholo ! un Arnolphe !

Et, les rencontrant toujours ensemble, on souriait.

Les choses se seraient ainsi prolongées sans une circonstance fortuite, qui décida brusquement de l'avenir de Madeleine.

XIII.

Il est temps de dire quel homme était notre général, bien que nous ayons promis de ne pas le nommer.

Ceci est une histoire vraie, la vie d'une femme de bien... pas autre chose.

En l'entendant raconter par un ami, elle nous parut intéressante, aussi morale qu'un récit de pure imagination.

Louis-Philippe régnait alors.

Or, le général était non seulement l'ami du roi, mais encore l'ami de la maison.

Il remarquait, depuis quelque temps, et non sans chagrin, qu'on lui témoignait aux Tuileries moins d'amitié, que le maître le boudait.

Un jour, sans cause apparente, la froideur royale se traduisit par un brusque mouvement.

Le général était de ceux qui, partout comme envers tous, savent conserver leur franc parler. Il demanda bravement une explication.

— Soit ! répliqua le roi. Quelle est donc cette jeune personne avec laquelle vous vous exhibez ouvertement, sans vergogne ?

— Eh ! pourquoi donc me cacherais-je, sire ? C'est ma filleule, c'est ma gouvernante, et je la considère comme mon enfant.

Louis-Philippe haussa les épaules et fit un tour dans le salon où se passait cette scène.

Ils s'y trouvaient seuls tous les deux.

— Votre Majesté permet-elle que je lui raconte cette histoire, dit tout-à-coup le général.

— Au fait ! pourquoi non ? répondit le roi, prenant place pour écouter dans un fauteuil. Lorsque j'accuse, j'admets qu'on se défende ; ce n'est que justice... Voyons un peu votre plaidoirie.

Ainsi autorisé, le général exposa succinctement tout ce que nous venons d'écrire en détail.

— C'est fort touchant, lui dit Louis-Philippe, qui l'avait écouté jusqu'au bout sans trop de marques d'impatience... fort touchant, et je vous crois... mais la reine estimera que ce n'est pas convenable... Nous entendons que nos amis, comme nos enfants, donnent l'exemple du respect des convenances.

— Mais comment Votre Majesté veut-elle que je m'en ture ?

— Mariez-la.

— Elle refuse tous les partis... Elle a fait serment de ne jamais me quitter, et vous l'avouerez-je, sire, moi-même...

— Epousez-la vous-même ! interrompit le roi.

Le général, à l'esprit duquel cette idée si simple ne s'était jamais présentée, recula d'un pas.

— Votre Majesté parle-t-elle sérieusement ?

— Très-sérieusement.

— Mais j'ai soixante-huit ans sonnés, sire.

— L'âge n'y fait rien, général. Vous resterez son père, mais pour tous vous serez son mari... Le monde n'aura plus rien à dire... et pour en témoigner notre satisfaction, nous signerons au contrat... Est-ce entendu ?

— Votre Majesté permettra du moins que je réfléchisse ?

Un ministre survint. Le général se retira pensif.

Comment adresser une pareille demande à Madeleine ? Jamais il ne s'était trouvé dans un pareil embarras.

En rentrant à l'hôtel, il apprit que sa filleule était dans un boudoir que tout récemment il avait fait meubler pour elle avec une artistique élégance.

Il se dirigea de ce côté, mais avec d'autant plus de lenteur qu'il se rapprochait du but.

La porte doucement poussée par lui s'ouvrit en silence.

Madeleine était là, tournant le dos au visiteur inattendu. Rien ne l'avertissait de son approche.

Avec une attention singulière, elle lisait un journal qui tremblait dans sa main.

Tout-à-coup, elle le rejeta loin d'elle et porta son mouchoir à ses yeux, elle pleurait.

Le général s'approcha en silence et ramassa le journal satirique de ce temps-là. L'ongle de Madeleine avait, pour ainsi dire, souligné l'article qui l'avait emue.

C'était le compte-rendu d'une première représentation, sur la scène et dans la salle. Parmi les spectateurs cités à l'ordre figuraient le général et... sa filleule. Les trois points précédaient ces derniers mots, imprimés en italiques. De grands éloges étaient prodigués à la toilette, à la beauté de Madeleine.

Mais dans cet enthousiasme même, on sentait une secrète malignité, une insinuation calomnieuse, une insulte.

Le général ne put retenir un cri d'indignation.

— Oh ! les misérables !

Madeleine, comme se réveillant de sa douleur, s'était retournée vers lui.

A la vue du journal qu'il froissait dans ses mains, sans peine elle devina sa colère.

— Quoi ! fit-elle ; quoi ! mon parrain, vous avez lu ?

— Oui, ma pauvre enfant, répondit-il.

Et, comme se parlant à lui-même, il ajouta :

— Le roi avait raison.

— Le roi ? répéta Madeleine qui ne pouvait comprendre.

— Ce sifflement de vipère était parvenu jusqu'à son oreille. Il a trouvé le moyen d'y mettre un terme...

Quel moyen ?

— Ah ! voilà...

Le général, servi par les circonstances, en était arrivé jusqu'à ce premier point, tout droit, sans réfléchir. Mais le dernier pas restait à faire, et c'était le plus difficile. Il hésitait.

— Achevez ! lui dit sa filleule.

— Eh bien !... Eh bien ! le roi veut... Ne t'effarouche pas trop mon enfant...

— Mais que veut-il donc ?
 — Que... que je t'épouse !
 — Tiens ! fit-elle naïvement, c'est une idée.
 — Elle ne t'épouvante pas ! Tu consentirais ? s'écria-t-il, tout palpitant d'espoir et de joie.
 — Dame ! mon parrain, c'est à vous de voir si nous devons désobéir à Sa Majesté.

Elle était charmante ainsi. Le général conclut en l'embrassant :

— Ah ! je suis le plus heureux des pères !... Et désormais, l'on ne te calomnierait plus, ma fille !

Et voilà comment, de par le roi, notre petite Granvilloise fut promue générale.

XIV.

Nous l'avons déjà dit, Madeleine était une de ces rares élues, qui, sans effort comme son orgueil, ont le don de se métamorphoser et de grandir en même temps que leur fortune.

Dès le lendemain de son mariage, elle fut à la hauteur de la nouvelle situation qu'il lui créait. Elle entra de plain-pied dans les salons officiels.

Cette estime si promptement conquise, les vertus de Madeleine la justifiaient. Aussi simple que par le passé, plus digne et plus belle encore à mesure qu'elle avançait vers l'âge mûr, elle fit vraiment honneur à celui dont elle portait le nom. Jamais elle n'oublia son humble origine et, connaissant par expérience les misères du peuple, ses loisirs, son influence et sa fortune étaient consacrés à leur soulagement. Le général lui laissait carte blanche à cet égard, et parfois même l'encourageait :

— Nous sommes riches, et n'avons pas d'enfants, lui disait-il ; les pauvres seront les nôtres.

Il en est à Paris toute une classe nombreuse, mais dont peu de personnes se préoccupent. Nous voulons parler des pauvres honteux, des indigents en habit noir. Ceux-là étaient les protégés de la générale. Elle savait les découvrir et leur distribuer cette divine aumône qui s'appelle l'espérance. Que de malheureux ne régénérât-elle pas par le travail ! En dehors des sociétés d'assistance publique dont elle était dame patronnesse et souvent présidente, elle avait ses mansardes ainsi que ses chaumières. Dans les unes comme dans les autres, elle répandait toutes sortes de bienfaits et de consolations, mais discrètement, en cachette.

Cependant le général, rajeuni par le bonheur, avait eu son été de la Saint-Martin. L'âge et la goutte le reprirent. Les crises se prolongeaient et, pendant des semaines, des mois, le clouaient dans son lit ou dans son fauteuil. Madeleine seule le veillait, le soignait, le soutenait, parfois même le portait dans ses bras. Sa force égalait son dévouement. Elle était toujours là, luttant contre les tristesses ou les souffrances qui tour à tour accablaient le cher malade. Les quelques amis qui pénétraient dans la chambre, dans la prison, ne se lassaient pas d'admirer cette belle jeune femme, qui savait grandir l'amour conjugal jusqu'à la sainte abnégation de la maternité.

Rien de touchant comme la reconnaissance du général. Même aux heures les plus douloureuses, elle se lisait encore dans son regard. Il avait une façon de prendre dans ses deux mains engourdis, presque ankylosées, la blanche main de Madeleine et de la porter à ses lèvres, qui donnait à ce témoignage de gratitude et de tendresse le caractère d'une muette adoration. La goutte lui accordait-elle une trêve, tout aussitôt il conduisait sa femme au théâtre ou dans le monde ; il s'efforçait de lui procurer toutes les distractions imaginables afin, disait-il, qu'elle réparât le temps perdu.

C'étaient sans cesse de nouvelles parures. Vainement elle s'en défendait ; son mari lui fermait la bouche avec un mot parti du cœur, avec une facétie militaire...

— Mais il ne me reste plus que cette joie !... Mais je veux que tu sois mon orgueil !... Allons ! allons ! prends. Fais-toi belle... c'est l'ordre du jour... Il faut m'obéir... ou je te battrai la générale !

Et, pour le rendre heureux, Madeleine obéissait. On se rappelle la fête donnée par le duc de Montpensier au château de Vincennes ; elle en fut une des étoiles, couverte qu'elle était de tous ses diamants qui scintillaient sur toute sa toilette de bal parmi des bouquets de violettes.

Tandis qu'elle dansait, hélas ! son dernier quadrille, le général eut une attaque soudaine et plus terrible encore que toutes celles qu'il avait subies. On le transporta mourant dans sa voiture où Madeleine le rejoignit aussitôt. En rentrant au logis, elle jeta pêle-mêle gaze, satin, fleurs et pierreries dans le fond d'une armoire pour revêtir en tout hâte son costume de garde-malade, qu'elle ne devait plus changer, peut-être, que contre un vêtement de deuil.

Cependant le vieillard ne succomba pas, du moins complètement : le regard, la parole, l'intelligence survécurent en lui ; tout le reste fut paralysé. On eût dit une statue de marbre ; la tête seule était vivante.

Souvent le roi, qui depuis longtemps déjà l'avait gratifié d'un appartement au Palais-Royal, lui rendait visite. On arrivait aux derniers jours de la monarchie de Juillet. Si le ministère s'obstinait davantage à refuser la réforme électorale, c'était la révolution, elle était dans l'air. Le général en avait le pressentiment. Sa paralysie même lui donnait une sorte de lucidité prophétique. Il répéta plus d'une fois à son maître, à son ami :

— Sire, souvenez-vous !... C'est la marée qui remonte... ne résistez plus au courant... Je vous en supplie, devancez-le !

Le vieux roi s'en retournait, un jour indécis, le lendemain vaincu. Aux Tuileries, d'autres conseillers l'attendaient... ses ministres.

Un soir de février, le général, qui paraissait assoupi, rouvrit tout-à-coup les yeux.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda Madeleine, assise et travaillant à quelques pas de son fauteuil.

— Ecoute ! répondit-il.

Elle prêta l'oreille et finit par entendre une rumeur lointaine encore, mais qui grandissait en se rapprochant.

Des escadrons de cavalerie passèrent sur la place.

Puis après un silence, et presque dans le voisinage, il y eut de grands cris... des coups de feu.

— Dieu ! fit Madeleine, on se bat !

Un éclair traversa les yeux du vieux soldat. Il fit un effort désespéré pour vaincre sa paralysie... Impossible !

Une larme roula sur sa joue.

— Madeleine, dit-il d'un ton bref, approche la table... prends une plume... écris ce que je vais te dicter.

Elle s'était hâtée d'obéir ; elle attendait.

— Oh ! ce ne sera pas long, reprit-il ; un seul mot : Cédez !

— Faut-il que je signe pour vous ? demanda Madeleine dont c'était l'usage.

— Non ! répondit-il. Soulève mon bras... pose-le sur la table... maintiens la plume entre mes doigts... conduis-les...

Et pensant que sa propre signature, tracée par une main frappée de mort, aurait plus d'autorité dans cette circonstance solennelle, il parvint tant bien que mal à griffonner son nom au-dessous du mot écrit par Madeleine.

— Maintenant, ajouta-t-il, ce dernier conseil... porte-le toi-même au roi.

Elle courut aux Tuileries.

On le sait, le roi céda, mais trop tard.

Ch. DESLYS.

(A suivre.)

L'ART DANS LA PARURE

Nous avons eu déjà l'occasion de signaler à nos lectrices le remarquable ouvrage de M. Charles Blanc, membre de l'Institut et ancien directeur des Beaux-Arts, sur *l'Art dans la Parure et dans le Vêtement* (1). Nous devons à l'auteur, aussi bien qu'à elles-mêmes, d'y revenir aujourd'hui : car ce livre absolument neuf, unique en son genre, s'impose à l'attention reconnaissante du public, des femmes particulièrement, comme le guide le plus sûr et le plus autorisé qui soit pour tout ce qui se rattache à l'ornementation de la personne humaine.

Aucun écrivain avant M. Charles Blanc n'avait traité ce sujet, n'avait songé même à indiquer les principes en dehors desquels le Beau ne saurait exister. Il lui était réservé de combler une lacune dont l'importance ne pouvait manquer de frapper un esprit aussi observateur que le sien.

Dans un temps où l'on s'intéresse plus que jamais aux arts décoratifs, où tout le monde paraît jaloux de s'en occuper, il est assez étrange, — dit-il en effet, — que l'on oublie l'objet le plus digne d'être orné, la figure humaine, et que l'on ne songe point à parer les personnes avant de décorer les choses... Quelle différence pourtant de la grâce d'un être vivant à la beauté d'un objet inerte ! Un vase, un lustre, un plateau de laque, un flambeau, si l'art s'en est mêlé, sont faits pour nous réjouir la vue, et rien de plus ; mais quand nous voyons une femme que l'art et la nature ont élégamment parée, si nous avouons qu'elle nous plaît, il n'y a pas loin de cet aveu à l'émulation de lui plaire ; et une telle réciprocité suffit pour que l'embellissement de la figure humaine soit de toutes les décorations la plus intéressante, la plus aimable, la plus noble, pour qu'elle touche à la sympathie des esprits, à l'échange des âmes.

On voit quelles réflexions élevées ont donné naissance à ce livre. Le même souffle l'anime d'un bout à l'autre, et c'est là précisément ce qui, en élargissant le sujet, donne à l'œuvre une portée réelle et en fait la valeur.

On a vu, dans les fragments que nous avons reproduits naguère, avec quelle conscience, quelle précision sont passés en revue tous les éléments de la toilette et de la parure. Soit qu'il étudie l'effet des lignes verticales qui tendent à hausser le corps, des lignes horizontales dont la répétition l'élargit, de l'ampleur du vêtement ajoutant à la beauté de la femme une idée de richesse et de dignité ; soit qu'il examine les étoffes dans leurs tissus, leurs dessins, leurs dispositions multiples, leurs rapports avec la lumière, l'âge et la tournure de la femme ; soit encore qu'il traite de l'harmonie des couleurs, qu'il dégage le sens secret de leurs tons variés, ou indique comment elles se marient plus ou moins heureusement avec le teint et les cheveux, — sa plume sait donner aux détails les plus arides, aux définitions techniques elles-mêmes un intérêt qui ne se dément jamais.

Après avoir consacré à la coiffure des femmes, — couronnement de leur élégance et de leur beauté, — plusieurs chapitres où sont prodiguées les indications les plus précises, M. Charles Blanc étudie dans tous ses détails l'habillement proprement dit, et c'est sur cette partie de son livre que nous appelons surtout l'attention de nos lectrices. Elles y verront comment peuvent être maintenues, à travers les fioritures effrénées de la mode, les lois du goût, les conditions d'ordre et de beauté.

L'auteur, nous l'avons dit, n'a rien négligé de ce qui concerne la parure : la dentelle lui a fourni des pages très instructives, et ce canevas merveilleusement brodé n'empêchera pas de lire avec plaisir le curieux chapitre où sont présentés les diamants,

(1) Un volume in-8° à la librairie Renouard (Henri Loones, successeur) rue de Tournon, 6. Paris, 1875.

les pierres précieuses et les éventails, accessoires complémentaires de la toilette dont ils rehaussent l'éclat.

En enseignant aux femmes les règles de l'élégance et ce que M. Paul de Saint-Victor a très heureusement appelé « la grammaire de la coquetterie », M. Charles Blanc a bien mérité de l'art. Il serait à souhaiter que son livre prit place dans l'atelier de tous les artistes, aussi bien que sur le guéridon des grandes dames et des simples bourgeoises. Les évolutions de la mode, les créations même de la fantaisie ou du caprice, ne perdraient rien à s'inspirer de ses saines maximes.

Robert HYENNE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 236.

CHAPEAU *Priola*, en paillé noire. — Calotte ronde et passe évasée. Pour garniture, dessous, un diadème d'œillets blancs ; dessus, une écharpe en tulle blanc dit « poudre de riz », gracieusement drapée autour de la calotte, avec une touffe d'œillets blancs placés derrière et entremêlés de feuilles en perles de jais. Mentonnières en tulle.

G. N° 314.

TOILETTE DE RÉCEPTION en faille noire avec ornements de jais sur faille bouton d'or. — Jupon à traîne et pli Bulgare derrière, complètement plat et monté à pointes devant. Une bande en faille bouton d'or, brodée de cordonnet noir et de perles de jais, raye de chaque côté le dernier lé en pointe qui touche au pli quadruple. Un volant froncé est posé de chaque côté sur le bord des deux lés jusqu'à mi-hauteur du jupon ; les deux volants sont réunis au milieu par un nœud de large ruban noir, de manière à former, par leur rapprochement, comme une « crête de coq ». — Tablier en faille noire, agrafé derrière, formé de plis remontants, soutenus dessous par des barrettes de haut en bas, et entouré d'un volant plissé dit « coup de vent » ; ce tablier, qui enveloppe exactement le haut du corps, est agrafé derrière. Un second tablier en filet perlé de jais, découpé en pointes et doublé de faille bouton d'or, orne le milieu du premier tablier ; chaque pointe est fixée sous un groupe de coques en ruban assorti. — Corsage en faille bouton d'or, recouvert d'un second corsage en filet de perles ; manches plissées très finement sur toute leur hauteur, entourées de distance en distance de cercles en faille bouton d'or, avec broderies de perles pareilles à celles des bandes du jupon et volant plissé pour terminer. — Lingerie en dentelle ruchée.

G. N° 315.

TOILETTE DE DINER. — Robe de couleur prune. — Jupe à traîne et pli Bulgare derrière, avec un large revers sur les côtés ; ce revers est garni d'une bande de faille plissée par groupes de trois plis, avec un espace plat rempli par un motif en passementerie de couleur assortie. Le devant du jupon forme trois tabliers superposés, dont les bords inférieurs sont ornés d'un volant froncé et d'un plissé disposé de la même façon que celui des revers. Ces trois tabliers, gracieusement drapés, vont se perdre sous les revers de côté, et la garniture complète du dernier recouvre le bas de ce revers en surmontant deux petits volants plissés, qui terminent le devant du jupon. — Corsage décolleté en carré devant, avec un fichu paysanne posé à l'intérieur, en crêpe de Chine couleur « crème fouettée », orné d'un plissé en crêpe lisse blanc, qui entoure le fichu. Les bords du corsage, en haut et en bas, sont entourés de la même garniture que celle des tabliers (à l'exception du volant, supprimé pour le haut). Les manches se terminent par une garniture semblable. Sous-manches en crêpe lisse blanc plissé.

Description de la planche coloriée n° 1218.

TOILETTES DE MARIAGE. — 1. Toilette de mariée en sicilienne blanche. — Jupon à longue traîne unie et pli Bulgare, garni devant d'une écharpe en faille blanche ornée d'une dentelle sur le bord inférieur. Cette écharpe est fixée d'un côté sous le pli Bulgare, de l'autre au bas du tablier, qu'elle traverse en biais et où elle forme un nœud à bout tombant qu'accompagne un bouquet de fleurs d'oranger. — Corsage cuirasse rayé d'entre-deux en dentelle et garni d'un fichu *Charlotte Corday* en crêpe lisse et dentelle blanche, croisé sur le côté, avec nœud de faille et bouquet de fleurs d'oranger. Manches étroites, terminées par un parement très haut, boutonné par quatre boutons. Sous-manches en dentelle assortie à la précédente. — Fleurs d'oranger sur le sommet de la coiffure et voile à la Juive en tulle de Bruxelles.

2. Toilette de jeune fille (demoiselle d'honneur). — Jupon à traîne unie en faille gris perle, légèrement relevé en pouff par une écharpe en crêpe de Chine ou faille rose, qui entoure le haut et forme un nœud simple derrière, où les bouts retombent en larges pans. — Corsage cuirasse en faille rose, très long devant, avec un court postillon derrière. Col rose montant derrière, et manches en faille grise à parement liséré de rose. — Lingerie plissée en crêpe lisse blanc. — Chapeau assorti à la toilette, en damas Renaissance gris perle et rose; la passe, relevée d'un côté, est maintenue par un nœud papillon. Plume blanche sur le sommet.

Description du patron découpé.

Annexe de l'édition n° 2.

CONFECTION HAUTE NOUVEAUTÉ, POUR TOILETTE, DE VILLE. — Ce vêtement se fait en tulle de laine et cachemire brodé, garni d'un bel effilé et se taille d'une seule pièce. Le devant est taillé en droit fil jusqu'au cran indiqué sur le patron. Cette confection est légèrement cintrée à la taille et fermée par des agrafes dissimulées sous la broderie. La tunique s'attache derrière par un nœud de ruban.

Notre patron se compose d'une seule pièce comprenant la moitié de la confection.

(Voir, pour ce modèle, notre gravure dans le texte n° 499, figure 1, publiée dans le 2^e numéro d'avril.)

REVUE DES MAGASINS

On prétend que tout s'épuise en ce monde! C'est une règle à laquelle l'imagination et le talent de Mlle Marie BATAILLON font, en tout cas, une heureuse exception. Nous avons pénétré dans son sanctuaire de la rue Thérèse, 5, et nous regrettons de n'en pouvoir dévoiler à nos lectrices toutes les merveilles. Ce que nous avons le droit de leur faire connaître, toutefois, c'est l'impression qui nous est restée de cette visite; rien, il est vrai, ne saurait rendre la grâce originale des charmants modèles que nous avons vus: toilettes simples, toilettes de courses, vêtements d'intérieur, confections pour la promenade, tout est admirablement compris et exécuté. Une des grandes qualités de Mlle Marie Bataillon, c'est que, tout en suivant exactement la mode, elle reste elle-même avant tout.

Plusieurs costumes de jeunes filles, en cachemire beige, nous ont paru mériter les plus grands éloges. — Jupon plissé à la religieuse, c'est-à-dire à plis plats soutenus en dessous. Tablier long devant et plat sur les hanches, garni derrière d'un coquillé, doublé de faille assortie et fixé sous un nœud de ruban gris, à larges boucles pendantes; poches coulissées, ayant la forme d'un cornet, placées sur les côtés du tablier un peu en arrière, avec des nœuds de ruban. Corsage-cuirasse et vêtement parisien sans manches; col rabattu et ouvert, en faille assortie, fermé devant sous un nœud de ruban à longs bouts flottants. Tous les bords du tout sont ornés de cinq rangs de piqûres.

Nous pourrions citer bien d'autres toilettes, et des plus élégantes, mais ce serait trahir la confiance de Mlle Marie Bataillon. Nous nous contenterons de dire que nous avons vu de ravissantes robes de course: une en faille prune et madras jaune, prune, noir et blanc, fort heureusement combinés; une autre en tulle vigogne réséda et foulard croisé à carreaux marron et blanc. L'une est employée pour le jupon et les manches; les carreaux pour le tablier, le corsage et le vêtement. Quant à la nouvelle combinaison appliquée au pli Bulgare par Mlle Bataillon... adressez-vous à elle-même, chères lectrices: ce n'est point mon secret.

— En principe, la parfumerie est et doit être l'art de conserver la beauté et de la rendre indestructible. Notre siècle éminemment progressiste, peut tout faire espérer; toutes les industries font de leur mieux, et la parfumerie, pour sa part, a fait des prodiges de découvertes.

Nos aïeules ne connaissent que les fards, ce produit artificiel et dangereux; on y a renoncé aujourd'hui ou à peu près et on les a remplacés par les glycérines, les crèmes froides, les veloutines.

Mais — il y a toujours des mais! — il faut encore faire un choix parmi les veloutines, car il en existe qui sont presque aussi nuisibles à la peau que les fards. On devra adopter de préférence, parmi celles qui offrent le plus de garanties, la *Veloutine Viard*, par exemple. A base essentiellement végétale, cet excellent produit n'a pas l'inconvénient de dessécher la peau et de la durcir, comme le font beaucoup de compositions analogues. Traitée à la glycérine, dont les propriétés rafraîchissantes sont reconnues, la veloutine Viard nous apparaît comme la dernière expression du perfectionnement.

En s'adressant à la maison VIARD (place du Palais-Royal, 2) où on la vend en gros et en détail, on devra spécifier dans la demande la couleur qu'on désire: blanche, rosée, ou Rachel; car il est bon de la choisir en rapport avec le teint naturel. Les prix sont ainsi établis: 3 fr. 50 la demi-

boîte; 6 fr. la boîte; 10 fr. la double-boîte. — On expédie partout contre la valeur envoyée d'avance.

— Qu'est-ce que le corset? C'est l'art perfectionné de la forme venant ajouter sa grâce factice aux grâces naturelles du corps, en corrigeant les imperfections natives. Dans l'un et l'autre cas, c'est un accessoire principal de la toilette qu'il faut bien se garder de choisir indifféremment.

Le nom de M. DE PLUMENT et la réputation universelle de ses corsets et jupons sont de sûrs garants qui conseillent de s'adresser rue Vivienne, 33, de préférence à toute autre maison. Comment pourrait-on hésiter, du reste, lorsque tout engage à agir ainsi: la perfection de la coupe, la solidité de l'étoffe, la grâce accomplie de l'ensemble et la modération des prix!

Le joli corset *Sultane*, établi avec élégance, ne coûte que 3 fr.; le corset *Elise*: 23 fr.; le corset *cage* 15 fr. Ce ne sont pas là, on l'avouera, de fortes dépenses, lorsqu'il s'agit d'avoir une jolie taille. Que de sacrifices certaines femmes n'accompliraient-elles pas pour en arriver là?

Les jupons et tournures de la maison de Plument offrent les mêmes avantages, et — qu'on choisisse la jupe *Louis XV* à 15 fr., la jupe *Ninon* à 20 fr., la jupe *Royale* à 28 fr., la jupe *Henri IV* à 15 fr., la jupe *Médicis* à 20 fr., ou la jupe *Princesse* à tournure articulée à 25 fr., — on est toujours assurée d'avoir la main heureuse et d'être servie à souhait sous tous les rapports. La première convient aux robes courtes; la seconde accompagne bien une toilette de dîner; la troisième fait valoir les longues trains; la quatrième se met avec la robe de ville; la cinquième et la sixième sont également bien conditionnées pour les robes habillées.

M. de Plument nous a donné l'autorisation d'annoncer qu'il expédierait *franco* dans toute la France (partout où il y a station de chemin de fer) les commandes que nos abonnées voudraient bien lui adresser.

SPÉCIALITÉS

Le grand air, les veilles prolongées, l'éclat des lumières, ou bien un travail trop assidu, sont autant d'ennemis de la beauté de la peau. Rien de plus délicat que celle-ci, rien non plus d'aussi précieux. De jolis traits joints à une vilaine carnation passent inaperçus; l'opposé est, au contraire, fort remarqué: nous avons donc le plus grand intérêt d'abord à acquiescer, puis à conserver un bien aussi enviable.

La *Crème Simon* répond merveilleusement à cette exigence: ses propriétés rafraîchissantes et toniques donnent à la peau une fermeté et une élasticité qui lui procurent une fraîcheur toute juvénile.

Pour compléter l'effet de la *Crème Simon*, il faut se servir de la *poudre Figaro*, qui donne à la peau ce velouté délicieux envié par toutes les belles. Nous pouvons ajouter que ces deux produits, qui s'emploient simultanément, sont établis, l'un et l'autre, dans les meilleures conditions d'hygiène que la personne la plus exigeante puisse désirer.

On se procure la *crème Simon* et la *poudre Figaro* à Paris: au dépôt central, chez M. Gérin (rue Beautreillis, 23) ou à la *Tour de Nesle* (boulevard des Italiens, 3), — et à Lyon, rue de Lyon, 83.

— Après avoir boudé bien longtemps, le soleil s'est enfin décidé à nous ramener le vrai printemps, saison délicieuse, mais qui malheureusement fait naître sur les peaux délicates certaines efflorescences qu'il faut combattre et faire disparaître à tout prix. On ne saurait conseiller un spécifique plus efficace et plus inoffensif que le *Lait antiphélique* de CANDÈS. Boutons, taches de rousseur, masque de grossesse, rien ne résiste à l'emploi de cette eau magique. Elle n'a pas seulement la propriété de guérir, mais elle préserve la peau des plus légères altérations. N'attendez donc pas, pour vous servir de cette excellente eau de toilette, mesdames, que votre miroir vous en prescrive l'usage!

Grâce à l'emploi journalier du *lait antiphélique*, les tissus charnus se raffermissent et acquièrent une santé qui donne au teint la fraîcheur la plus enviable. Connue et appréciée du monde entier, ce précieux liquide se trouve toujours chez son inventeur, M. Candès (boulevard Saint-Denis, 26).

Nous rappelons à nos abonnées que toute lettre concernant le renouvellement d'un abonnement ou un changement d'adresse, et en général toute demande ou réclamation relative au service d'un de nos journaux, doit être accompagnée de la bande portant le nom de l'abonnée. Autrement il ne pourrait être tenu compte des réclamations.

ROUVENAT (✱) CH. LOURDEL, JOAILLIERS,

Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et FILS, Propriétaires-gérants.